

Sagesse et Philosophie

Écrit par Gilles BEHNAM

Paru dans Métaphore N° 20 en Décembre 1996

Gilles BEHNAM est Professeur de Philosophie et enseigne au Lycée Léonard de Vinci à Tremblay en France.

Chacun sait que les grecs anciens sont à l'origine du rapprochement des notions de sagesse et de philosophie, historiquement d'abord, ayant nommé les fondateurs de ce qui deviendrait la philosophie les "Septs Sages" (dont Thalès et Solon restent les deux noms les plus connus), ensuite de manière plus précisément linguistique en reprenant le terme "sophia" dans l'acception attestée entre autre chez Platon et Aristote, très souvent pour distinguer le "philosophe" de ses principaux simulacres, politiques, rétheurs et sophistes en tous genres (i). En ce qui concerne ces derniers, il convient d'ailleurs de rappeler leur parenté étymologique avec le terme de "sophia". Le Sophiste n'a pas les hésitations ou les scrupules du philosophe, son nom lui confère en principe d'être - via leçons rémunérées fort cher dit-on - un faiseur de sagesse. Aristote le définit dans ses Réfutations sophistiques comme "un homme qui tire profit pécuniaire d'une sagesse apparente et non réelle". Et pourtant comment faire ce qu'on ignore? Comment mettre en application ce dont on ne dispose pas?

Sagesse, amour de la sagesse, simulacre de sagesse...

Le Sophiste est donc sage, par présupposé en quelque sorte. C'est précisément ce postulat que Socrate - celui de Platon du moins - va ébranler.

Du coup nous voici en face d'un problème à trois termes, et non plus à deux. La "sophia" contenue dans le vocable "philo-sophia" n'est plus (fût-ce imperceptiblement au moment où les deux approches coexistent) celle contenue dans "sophistique", tout comme cette dernière n'est déjà plus simplement la Sophia des Sept Sages. C'est un peu comme si une seule et même idée originaire se voyait brigüée et revendiquée par des prétendants différents. Ce que la tradition nous avait appris jusqu'alors, c'était au bout du compte le bien-fondé, la légitimité du parti des philosophes contre celui des sophistes. Une approche plus moderne, plus soupçonneuse il est vrai (dont on ne cesserait de rappeler tout ce qu'elle doit encore aujourd'hui à Nietzsche) s'est ingénée à redorer le blason de la sophistique. Ainsi de l'ouvrage de A.M Maligrey (ii) qui étudie de manière très spécialisée les rapports de la sagesse (Sophia) et de l'amour de la sagesse (Philosophia) chez les principaux auteurs grecs. Et plus récemment le texte magistral de Jacqueline de Romilly(iii), qui notamment relève tout ce que la philosophie - et non la moindre - doit à la sophistique: "A partir des Sophistes, la philosophie ne révèle plus : elle est obligée de raisonner et de prouver"(iv).

L'émergence de la raison...

Contrairement à l'idée colportée traditionnellement, la philosophie n'a pas surgie ex-nihilo; elle fleurit sur un sol qui rassemble à la fois le mythe, la religion, la politique, l'art et la science, terreau d'autant plus propice à l'émergence de l'esprit philosophique qu'il exige au

fil des décennies qui passent toujours plus d'unité, d'ordre, d'harmonie et d'efficacité. Avec Platon ce n'est pas la sagesse qui est née, mais le constat de son inaccessibilité en même temps que l'exigence redoublée de l'aimer et d'y tendre. La philosophie s'ébauche dans des représentations du monde et des sagesse qui progressivement laissent affleurer un discours spécifiquement rationnel. *La première différence notable entre philosophie et sagesse réside dans une confiance, certes variable mais toujours accordée, en une raison directrice et régulatrice.*

Que la philosophie se soit consacrée avec une rigueur inégalée à rechercher la sagesse, nul ne l'ignore, mais qu'ainsi elle l'ait trouvée, voilà ce que la diversité des systèmes rend pour le moins indécidable.

Philosopher : une recherche, pas une révélation...

Compte-tenu de la constante proximité des grandes sagesse du monde avec les grandes religions, une remarque s'impose. Hormis des points d'herméneutique qui sont loin d'être toujours dépourvus d'importance et de profondeur, une religion fluctue peu quant à son corps doctrinal. Certes elle consigne par écrit ce qui la plupart du temps éclôt de façon originale au sein d'une pratique et d'une parole, mais une fois les grandes lignes du dogme constituées, elle semble se figer, en particulier dans ses expressions les plus radicales. Il n'est pas très difficile de saisir les réflexes fanatiques de toute grande religion comme une manière de mouvement désespéré - une panique - pour sauvegarder ce qu'une époque historique en plein développement vient malmener. Le conservatisme appartient viscéralement, si ce n'est au religieux, tout du moins aux religions constituées en un corps doctrinal.

Philosopher, un acte créateur...

La philosophie suit un tout autre chemin, bien qu'elle s'emplit dès le début et jusqu'à la fin de son développement, des doctrines qui l'ont précédée - que celles-ci soient morales, religieuses, politiques, scientifiques ou esthétiques... *Chaque philosophe en effet fait le plein des thèses de ses prédécesseurs pour les épuiser, pour en faire paradoxalement le vide.* Et c'est du reste cette capacité de décanter la tradition qui distingue un philosophe d'un technicien de la philosophie, et qui le rapproche si fidèlement de tout créateur. Emportés par l'exaltation des rapprochements et des comparaisons avantageuses il nous conviendrait assez de traiter de la philosophie comme d'un art, y-compris comme d'un art de vivre, mais cela exigerait plus que des mots, et c'est ce que les Cyniques par exemple savaient déjà, eux qui cultivaient comme personne - si ce n'est certains moines bouddhistes ou certains Soufis - l'alliance du geste et de la parole. Vertu magique du geste, mais aussi de l'aphorisme. Tous deux sont de splendides raccourcis, émancipés du bavardage, que la vraie philosophie condamne et fuit : "se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher"^(v). Parce que tous deux font en un éclair jaillir le sens : "seul l'aphorisme est capable de dire le sens ; l'aphorisme est l'interprétation et l'art d'interpréter"^(vi).

Philosopher, une action concrète...

Mais revenons aux données essentielles du rapport entre Sagesse et Philosophie. D'abord une acception très large de la sagesse qui met en jeu à peu près tous les champs de l'existence, accentuant la dimension politique chez les anciens grecs : "Ce qu'apportaient ces premiers intellectuels connus de l'antiquité classique, c'était une sagesse essentiellement pratique. Tous ou presque exerçaient des fonctions politiques : c'étaient des gouvernants, des législateurs..."

écrit Lucien Jerphagnon ^(vii). Ce point importe plus qu'il n'y paraît : l'ancrage du sage et futur philosophe dans la vie publique et concrète procède d'un souci d'unité de soi avec soi-même. Pour un tel philosophe, il ne s'agit surtout pas de vivre comme s'il était mort, pas même comme s'il était d'un autre temps, d'un autre univers. La philosophie en son origine est monisme théorico-pratique. Ce que Kant réinstaurera dans le domaine moral - l'indissociabilité de ce qui vaut en pratique en même temps qu'en théorie - la sagesse ancestrale le stipule depuis toujours. Et lorsque la philosophie s'enracine sur le sol de cette sagesse, on voit fleurir côte à côte les essences et l'existence, les concepts et les actes, l'individu et la cité.

Philosopher, un acte de parole...

En ce premier sens donc, sagesse et philosophie font corps, et une lignée importante de philosophes se développe qui d'une part fondent leurs spéculations sur toute la "matière" du monde dont ils peuvent disposer, d'autre part orientent et finalisent leur pensée sur le monde où ils sont situés, si ce n'est toujours en vue de le transformer, tout du moins jamais sans s'exercer à leur propre mutation. Au sein d'une telle lignée, certains noms pourront sans doute se détacher à titre plus ou moins exemplaires - Socrate, Montaigne, Descartes, Kierkegaard, Nietzsche, Wittgenstein... et qu'on m'excuse si j'en oublie autant d'inconnus que de célèbres. Mais l'essentiel me semble résider dans la constance du souci d'être authentique, de se payer de mots le moins possible sans renoncer à leur usage, bien au contraire. Il m'apparaît remarquable que ces philosophes auxquels je pense aient tous accordé au langage une place de choix, réfléchissant longuement et précisément au bon et mauvais usage que l'homme pourrait avoir l'idée d'en faire. Leur exigence les concernait au premier chef, et certains d'entre eux tels que Socrate, renonçant à l'écriture au profit du dialogue oral, Wittgenstein posant les bornes au delà desquelles la langue philosophique ne pourrait plus s'aventurer, Leibniz fantasmant une Caractéristique universelle, ou Nietzsche se défaisant à coups de marteau tout à la fois de l'allemand (tout en continuant à écrire en allemand, ce qui est plus remarquable) et d'une phrase abusivement réputée philosophique parce que longue et insaisissable, certains d'entre eux disais-je ont commencé leur vocation philosophique par un acte scellant le pacte entre signe et sens, par un acte les engageant déjà pour l'essentiel sur la voie de la fidélité fondamentale, qui est fidélité envers soi-même, envers ses propres vues. D'où cette exigence portée à l'extrême chez les Stoïciens comme chez les Epicuriens, de tenir ensemble les pensées et les actes, de philosopher non seulement pour faire s'accorder les mots, mais aussi et surtout pour s'accorder avec soi-même : pour le Sénèque des Lettres à Lucilius, "la philosophie enseigne à faire, non à dire", et c'est en quoi elle est encore pleinement Sagesse. Pour Epicure, et dans une perspective étonnamment thérapeutique, la philosophie demeure vaine "si elle n'arrive pas à guérir le mal de l'homme car nous n'avons pas besoin de paraître en bonne santé, mais de l'être vraiment" ^(viii). Philosopher en faisant bon usage des plaisirs ou en s'entraînant à la vertu, c'est dans les deux cas prendre le sage pour modèle et chercher les moyens d'appliquer sa sagesse. Valeur quasi édifiante de l'exemple, et qui rapproche au plus près le philosophe de toutes les grandes figures mythiques et religieuses, du "Héros" au "Sage" en passant par le "Saint". Jacques Brunschwig a raison de nommer Socrate "le totem de la philosophie occidentale" et d'ajouter que "la place exceptionnelle qu'il tient dans notre culture est celle du héros, du père originaire" ^(ix). Ainsi la tradition n'éprouve-t-elle aucune difficulté majeure à établir certains rapprochements entre les styles et les cultures : Epicure sera - certainement du fait de son souci constant d'apaiser le corps et l'homme - nommé le "Bouddha d'occident" ^(x), et le Stoïcisme "un athlétisme de la vertu"... Nietzsche dans sa radicale déconstruction de la morale n'hésitera pas à ranger le

philosophe parmi les rabbins et les prêtres, et à en faire la plus parfaite continuation du serviteur de l'"Idéal ascétique" (xi).

Philosopher, un souci éthique...

Il ne m'importe guère ici de discuter de la valeur de ces rapprochements, mais plutôt de relever que le sol qu'on peut supposer commun à la philosophie et à la sagesse est celui où s'enracinent des pratiques et des attitudes très concrètes, des soucis immédiats et incontournables parce qu'inhérents au métier d'homme. Sagesse et philosophie intimement entrelacées par conséquent dans la mesure où toutes deux ont en commun un souci éthique, l'éthos concernant ce qui appartient et revient à chacun en propre, que chacun d'entre nous reste seul à pouvoir mettre en question et sur lequel tout reste à construire. Animée par ce souci, la philosophie à l'instar des grandes sagesse de tous les temps et de tous les lieux ne peut plus se réduire à une simple succession de théories, et voilà pourquoi s'il y a bien des écoles de philosophie, il n'y a pas de philosophie d'école, pas plus que de philosophies d'état. Et qu'un "système", comme on aime à dire, revendique de telles positions suffit - ipso-facto - à le disqualifier philosophiquement. Voilà aussi pourquoi toute entreprise de formalisation radicale de la pensée (logico-mathématique) ne mériterait pas le nom de philosophie : d'abord parce qu'elle manquerait du souci éthique, ensuite de l'irremplaçable expérience que l'homme fait de lui-même dans l'ensemble de ses relations aux choses, aux autres et à soi, enfin parce qu'elle proposerait une vision définitive et assurée du monde.

Philosopher : penser des possibles...

Bertrand Russell qui connaissait sa Logique ne s'y trompait pas, la philosophie n'est pas tant la description ou la pure et simple observation du réel que la mise en perspective du possible : "Tout en diminuant notre certitude à l'égard de ce que sont les choses, (la philosophie) augmente beaucoup notre connaissance à l'égard de ce qu'elles pourraient être" (xii). C'est dire qu'il n'y a ni découvertes scientifiques ni avancées morales et politiques, ni même peut être d'authentique création littéraire, musicale ou plastique, sans cette impulsion initiale qui fait varier les points de vue.

Philosopher : un discours incarné...

Je remarquerais pour finir que l'essentiel de ces relations passe - tout du moins pour l'homme - par le corps. La philosophie dans ce cas ne saurait plus être le discours désincarné qu'on se complaît à trouver abstrait, et il fallait bien une simple servante Thrace un peu mal-intentionnée pour railler le grand Thalès d'être tombé dans un puits pour avoir trop contemplé les étoiles en marchant (xiii). Prisonniers de ce lieu commun qui voudrait que la philosophie ne soit qu'un enchaînement plus ou moins rigoureux de concepts, on oublie l'essentiel qui est que ces concepts, comme disait Kant, ne sont pas vides - du moins pour autant qu'ils sont philosophiques. Comme l'écrivent Deleuze et Guattari, "la philosophie pense par concepts"(xiv)... Mais si les concepts sont bien sa spécificité, ils n'en constituent pas l'essentiel.

Philosopher : un chemin pluriel de liberté...

Philosopher on l'a vu est un acte, qui entraîne le tout de la vie dans son sillage, c'est-à-dire que la philosophie - il est vrai de façon parfois bien étrange - continue à nous entretenir des choses, à la différence de ce que font par exemple les mathématiques. Elle refuse notamment de réduire la vérité à une simple vérité formelle, et par là de ramener tout énoncé à lui même, en une suite indéfinie de tautologies. Précisément en philosophie ça ne marche pas, ça ne marche jamais comme on a coutume de dire que ça marche dans les sciences, exclusivement et unilatéralement, et c'est pourquoi tous les systèmes philosophiques successifs ont beau diverger ou parfois même se contredire, aucun d'entre eux n'efface tous les autres. Que la philosophie pense tout autrement que la science ou que l'art est justement ce qui lui permet peut-être de penser en eux. Par où le philosophe devient "artiste, chercheur de vérité...vérité prend peut-être une nouvelle signification" ^(xv).

Elle rejoint par là toutes les sagesse du monde, elles aussi toujours à oeuvrer, à penser dans leurs arts et leurs lettres, leurs sciences et leurs techniques, leurs morales et leurs politiques. La philosophie est cette dose de liberté - aussi infinitésimale soit-elle - qui permet, comme le Clinamen de Lucrèce, qu'il y ait quelque chose plutôt que rien. Comme le dit si concisément Pierre Hadot, "la philosophie, un "lot inexpugnable d'autonomie" ^(xvi).

Gilles BEHNAM

ⁱ cf. PLATON. Protagoras, par exemple 343 a-b

ⁱⁱ A.M MALIGREY "Philosophia". Klincksieck. Paris. 1961.

ⁱⁱⁱ Jacqueline DE ROMILLY. "Les grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès" Ed. de Fallois. Paris. 1988.

^{iv} Jacqueline DE ROMILLY. o.c. p,319

^v Blaise PASCAL, Pensées. B4, K 1291.

^{vi} Gilles DELEUZE. "Nietzsche et la philosophie". PUF. Paris. 1967, p.37.

^{vii} Lucien JERPHAGNON. "Histoire de la pensée". Tome 1, p 40. LGF éditeur. Paris.1993..

^{viii} fPICURE. "Sentences vaticanes". N°54. PUF. p 261.

^{ix} Article Socrate de l'Encyclopédia Universalis.

^x Cf.Dominique FOLSCHNEID. "Les grandes philosophies". p 21. PUF, Paris. 1994. Coll Que sais-je.

^{xi} Cf. NIETZSCHE. "Généalogie de la morale",3^e Dissertation

^{xii} Bertrand RUSSELL. "Problèmes de philosophie". Texte original de 1912. Payot. Paris. 1989.

^{xiii} Cf.PLATON, Théétète.

^{xiv} DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix."Qu'est-ce que la philosophie?" Ed de Minuit. Paris. 1991. p 8 ^ 17.

^{xv} Gilles DELEUZE. "Nietzsche et la philosophie". PUF. Paris. 1967. p.117

^{xvi} Pierre HADOT."La Citadelle intérieure". Fayard. paris. 1992. p.99